

I Demoni

de Fedor Dostoïevski
mise en scène Peter Stein

18 - 26 septembre 2010
Ateliers Berthier 17^e

en italien surtitré



Location 01 44 85 40 40 / www.theatre-odeon.eu

Tarifs (particuliers) de 20€ à 44€

Horaires les samedis et dimanches à **11h** (intégrale), le mardi 21 (1^{ère} partie) et jeudi 23 (2^{ème} partie) à **18h**
relâches le lundi, mercredi et vendredi

Odéon-Théâtre de l'Europe

Ateliers Berthier

Angle de la rue Suarès et du bd Berthier Paris 17^e

Métro (ligne 13) et RER C Porte de Clichy

Service de presse

Lydie Debièvre, Camille Hurault

01 44 85 40 73 / presse@theatre-odeon.fr

Festival d'Automne à Paris

Rémi Fort 01 53 45 17 13

Dossier et photographies également disponibles sur www.theatre-odeon.eu

I Demoni / 18 > 26 septembre 2010

I Demoni

de Fedor Dostoïevski
mise en scène Peter Stein

18 - 26 septembre 2010
Ateliers Berthier 17^e

en italien surtitré

adaptation

Peter Stein

décor

Ferdinand Woegerbauer

costumes

Anna Maria Heinrich

musique

Arturo Annecchino

lumière

Joachim Barth



avec

Ivan Alovisio
Alessandro Averone
Carlo Bellamio
Paola Benocci
Armando de Ceccon
Maddalena Crippa
Maria Grazia Mandruzzato
Luca Iervolino
Pia Lanciotti
Rosario Lisma
Paolo Mazzarelli
Andrea Nicolini
Franca Penone
Fulvio Pepe
Graziano Piazza
Franco Ravera
Antonia Renzella
Riccardo Ripani
Matteo Romoli
Fausto Russo Alesi
Elia Schilton
Federica Stefanelli

Nikolai Vsévolodovitch Stravroguine
Piotr Stépanovitch Verchovensky
Virginsky
Ioulia Mikhaïlovna von Lembke
Gaganov / professeur boiteux / prince
Varvara Pétrovna Stavroguina
Prascovia Ivanovna Drozdova
Liamsine
Maria Timofeïevna Lébiadkine / Arina Prochorovna Virginskàia
Ivan Pavlovitch Chatov
Mavriki Nikolaevitch
Anton Lavréntievitch Grigoreïev
Daria Pàvlovna Chatova / Maria Ignatievna Chatova
Sigaliou
Andrei Antonovitch von Lembke
Ignat Lébiadkine
Fille / femme mince
Erkel
Fédka / écolier
Alexeï Nilytch Kirillov / Tikhone
Stépane Trofimovitch Verkhovensky
Etudiante

Peter Stein	<i>Tikhone</i>
Nanni Tormen	<i>Alexei / professeur / Major général</i>
Irene Vecchio	<i>Liza Nikolaïevna Drozdova</i>
Giovanni Visentin	<i>Lipoutine</i>
Giovanni Vitaletti	piano
Arturo Anecchino	piano
Massimiliano Gagliardi	piano

production Tieffe Teatro Milano – Stabile d’innovazione, Wallenstein Betriebs-GmbH Berlincoréalisation
Odéon-Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris *avec le soutien de* Guy de Wouters, l’Institut Culturel
Italien de Paris créé le 23 mai 2009 à San Pancrazio - Amelia (Terni)

durée 11h

Extrait

- Qu'est-ce donc, d'après vous, qui retient les gens de se suicider ? demandai-je.

Il posa sur moi un regard distrait, comme s'il essayait de se souvenir du sujet de notre conversation.

- Je... je le sais encore mal... deux préjugés qui retiennent, deux choses ; que deux ; l'une – très petite, l'autre – très grande. Mais la petite aussi, elle est très grande.

- Et la petite, qu'est-ce que c'est ?

- La douleur.

- La douleur ? Ca compte tellement... dans ce cas-là ?

- Capital. Il y a deux genres : ceux qui se tuent soit par mélancolie, soit de rage, soit les fous, soit, enfin, peu importe... eux, c'est – d'un coup. Eux, ils pensent peu à la douleur, c'est – d'un coup. Ceux qui pensent, par contre – eux, ils y pensent fort.

- Parce qu'il y en a, qui le font en y pensant ?

- Plein. Sans le préjugé, il y en aurait plus ; plein. Tous.

- Vraiment, tous ?

Il se tut.

- Mais il n'y a donc aucun moyen de mourir sans la douleur ?

- Figurez-vous, fit-il, s'arrêtant devant moi, figurez-vous une pierre, la taille, disons, d'un grand immeuble ; elle tombe, et vous, vous êtes dessous. Si elle vous tombe dessus, sur la tête – vous aurez mal ?

- Une pierre comme un immeuble ?... Oui, ça fait peur.

- Laissez la peur. Mal, ça vous fera ?

- Une pierre comme une montagne, des milliers de tonnes ? Bien sûr que non.

- Mettez-vous en dessous, en vrai, le temps qu'elle tombe : vous aurez très peur d'avoir mal. Tous les plus grands savants, les plus grands médecins, tous, ils auront très peur. Tous, ils sauront que ça ne fait pas mal, et tous auront très peur d'avoir mal.

- Bon, et la deuxième raison, la grande ?

- L'autre monde.

- C'est-à-dire, le châiment ?

- C'est égal ; l'autre monde ; en soi.

- Il n'y a donc pas d'athées qui ne croient pas du tout en l'autre monde ?

Il se tut à nouveau.

- Vous jugez d'après vous, peut-être ?

- On ne juge toujours que d'après soi, murmura-t-il, en rougissant. La liberté sera quand ça sera égal, vivre ou ne pas vivre. Le but de tout c'est ça.

- Le but ? Mais alors, qui sait ? plus personne ne voudra vivre ?

- Personne, prononça-t-il d'une voix décidée.

Dostoïevski : *Les Démons* (tr. André Markowicz, Arles, 1995, Actes Sud, coll. Babel, première partie, pp. 197-199).

Une maladie pour notre temps

Les Démons que Fedor Dostoïevski décrit dans son roman sont les maladies, les difformités, les folies d'une jeune génération qui a perdu la foi religieuse en devenant victime d'une idéologie. Une génération indifférente, sans orientation, nihiliste, mais pleine de volonté de vivre et de créer un monde nouveau, l'homme nouveau. Dostoïevski a eu une vision claire du développement de la société russe telle qu'elle devait se manifester un demi-siècle plus tard avec le stalinisme. Mais ce n'est pas tout : il offre une description visionnaire des conséquences de la pensée moderne, matérialiste, rationnelle et nihiliste, qui met en doute toutes choses. Sur ce fond ténébreux, l'auteur nous raconte des histoires de relations humaines tendres et cruelles, nous présente une gamme de personnalités très différentes, dans une structure polyphonique, qui se retrouvent dans des situations très complexes, se cherchent sans se trouver et finissent toutes par être confrontées au meurtre, au suicide ou à la folie. Mais le récit déborde également d'humour et d'ironie.

Ce texte a connu de nombreuses adaptations (Camus, Castorf, Dodine, Wajda). La mienne vise à donner une version presque complète du chef-d'oeuvre de Dostoïevski et de ses personnages. C'est précisément pour cela que je ne pouvais accepter de m'en tenir aux limites d'un spectacle normal. Nous jouerons donc pendant neuf bonnes heures, soit douze heures de spectacle en comptant quatre pauses de 15 minutes et deux d'une heure, pour les repas. De 11 heures du matin à 11 heures du soir.

Les Démons sont présentés avec une scénographie et des costumes de répétitions, sous la forme même que nous avons développée au cours d'un très long travail d'atelier, pour faire sentir le travail dramaturgique collectif sur le texte et l'intense travail avec les acteurs en matière de langue et de style de jeu "à la russe".

Peter Stein

D'ores et déjà l'un des monuments théâtraux de la nouvelle décennie : Peter Stein, le maître qui régna sur la Schaubühne de 1970 à 1987, revient au théâtre pour la première fois depuis 2008. Et il y revient pour se mesurer aux *Démons* de Dostoïevski, une oeuvre-fleuve dont les trois parties et les quelque 1300 pages lui ont inspiré un spectacle de proportions également colossales. La narration, d'une grande fluidité, embarque la communauté des spectateurs et les vingt-six acteurs qui l'interprètent dans une journée théâtrale au long cours que nul ne pourra oublier. Ce voyage collectif d'une douzaine d'heures, évidemment ponctué de plusieurs entractes, était nécessaire à Stein (après les huit heures de son historique *Orestie* de 1980, après les 22 heures de son intégrale de *Faust* en 2007 !) pour donner à la fresque prophétique que déploient *Les Démons* l'ampleur qu'elle mérite.

En 1870, alors qu'il travaillait depuis un an déjà au chantier préparatoire de son immense roman, l'auteur apprit qu'était découvert à Moscou le complot de Nétchaïev, fondateur du « groupe des cinq » qui avait scellé son pacte dans le sang en assassinant l'étudiant Ivanov ; Dostoïevski eut alors le sentiment qu'une fois encore, quatre ans après *Crime et Châtiment*, la réalité imitait sa fiction. Mais la puissance visionnaire de l'oeuvre déborde de toutes parts les circonstances immédiates de sa composition. Car à en croire le metteur en scène, ce n'est pas seulement le terrorisme et le totalitarisme des XXème et XXIème siècles que le grand romancier russe avait anticipés. Face aux conspirateurs, « simples provinciaux qui n'ont fait que remplacer les valeurs religieuses par les idéologies anarchiste et socialiste », Dostoïevski a aussi dressé le portrait critique de ce que Stein appelle « la génération des pères, celle qui a ouvert le débat libéral sur la possibilité d'un avenir nouveau. Une génération cultivée, mais faible, paresseuse et vouée à l'extinction. Il y a la Générale, puissante, adroite, dont le code moral est daté, qui finit par tout perdre et ne reconnaît plus le monde où elle vit. Il y a aussi les jeunes, qui représentent différents radicalismes : l'athée qui cherche à créer l'homme nouveau sur fond de suicide général, le théoricien qui s'invente un système social visant à l'égalité totale et qui finit par prôner l'esclavage, le russophile orthodoxe qui ne parvient pas vraiment à croire en Dieu, l'intelligentsia qui organise la terreur et cultive le cynisme, le mensonge et l'absence totale de sentiment. Et tout cela est mêlé d'histoires d'amour, de manoeuvres mondaines, d'un conflit matrimonial entre le Gouverneur et sa femme, Julia, tant d'autres choses... ». Mais surtout, à travers les personnages de Piotr Stépanovitch Verkhovensky, chef d'une cellule révolutionnaire, et Nicolai Vsévolodovitch Stavroguine (« l'homme de l'orgueil, l'homme du défi – mais d'un défi dans le vide, » ainsi que le qualifie le traducteur des *Démons*, André Markovicz), c'est à l'indifférence nihiliste qui ronge notre temps, au vide qui cherche à tout prix à ressentir l'intensité d'une existence qui lui échappe, que Dostoïevski tendait déjà un sinistre miroir. *I Demoni*, avant même de remporter le prix UBU de la meilleure création 2009 en Italie, était destiné à faire le tour du monde ; les Ateliers Berthier seront sa seule escale en France.

Daniel Loayza

“Toute une journée de théâtre” : entretien avec Peter Stein

De quand date votre première rencontre avec Dostoïevski ?

J’ai d’abord croisé Dostoïevski vers vingt ans, en lisant *Les Frères Karamazov*, mais ce ne fut pas une rencontre très heureuse. Pourtant j’adore la littérature russe : Tolstoï, Tchekhov... Cela dit, après avoir lu *Les Démons*, j’ai relu beaucoup de ses oeuvres, et cette fois-ci... la rencontre a été beaucoup plus heureuse.

Pourquoi avoir choisi Les Démons ?

C’est l’oeuvre la plus politique de Dostoïevski. Elle parle d’un groupe de révolutionnaires, de modernistes, de nihilistes... surtout des figures provinciales, qui ont remplacé la croyance religieuse par des idéologies anarchistes et socialistes. Et donc, d’une certaine façon, Dostoïevski anticipe sur les temps sombres du léninisme, sur les crimes sanglants du stalinisme, sans parler d’autres mouvements totalitaires ou du terrorisme auquel nous sommes confrontés aujourd’hui.

Autrement dit, c’est un texte très moderne...

C’est ce que montre en effet le personnage de Stavroguine, le véritable protagoniste. Stavroguine n’est ni un nihiliste ni un réactionnaire. Il représente le vide, l’indifférence, le manque d’idéologie et d’idées. Stavroguine est aussi le véritable mal de notre époque. Au nom d’une démocratie à venir, sans hiérarchie de valeurs, il accueille tout et son contraire, s’efforçant de jouir de la vie en recourant aux drogues, à toutes sortes de perversions, en s’appuyant sur des comportements sectaires ou des conceptions d’une existence destinée à passer comme un éclair sans jamais s’attarder sur rien. Tel est le mal qui menace les nouvelles générations.

La suprématie de Stavroguine en scène est nourrie de la présence des autres personnages. Qui sont-ils ?

Il y a d’abord la génération des pères, celle qui a ouvert la discussion libérale sur l’avenir nouveau. Une génération aussi cultivée qu’elle est faible et paresseuse, destinée à être rejetée. Il y a une femme dominatrice, puissante, intelligente, mais dont le code moral est désuet, qui finit par tout perdre et ne reconnaît plus le monde où elle vit. Il y a les plus jeunes, qui représentent différents radicalismes : l’athée qui cherche à créer l’homme nouveau par le recours au suicide généralisé, le théoricien qui invente un système d’égalité absolue et en arrive à proposer l’esclavagisme, le Russe orthodoxe fanatique qui ne parvient pas à vraiment croire en Dieu, l’intelligentsia qui organise la terreur et cultive le cynisme, la fausseté et une absence absolue de sentiments, et puis il y a le partisan d’un nouveau culte de la personnalité, profondément épris de Stavroguine. Pendant que l’histoire se déroule, beaucoup

d'intrigues se nouent, amoureuses, quotidiennes, conjugales, par exemple entre le gouverneur et sa femme, et bien d'autres choses encore...

Pouvez-vous nous dire deux mots du passage du roman au théâtre ?

Dostoïevski a écrit beaucoup de dialogues dans son roman ; j'ai tenté de les utiliser tous tout en les adaptant à la scène.

Vous avez préféré écrire votre propre version des Démons plutôt que d'utiliser celle de Camus. Pourquoi ?

Camus s'inquiétait trop de la longueur. De mon côté, j'essaie de considérer le scénario original : s'il faut du temps, j'en donne. Huit heures, dix heures, peu importe. D'ailleurs le public ne reste assis qu'une heure et quart à la fois. Il y a quatre courtes interruptions et deux entractes plus longs, pour le déjeuner et le dîner.

Que pourriez-vous nous laisser entrevoir du spectacle ?

Vingt-six acteurs donnent vie à une grande partie du roman en respectant ses articulations : trois parties, chacune divisée en chapitres. Le décor est minimal : quelques meubles, une petite paroi pivotante, quelques plates-formes, une scène vide, tout simplement comme une feuille de papier blanc, où les acteurs écrivent leurs mots avec force. Le style de jeu est beaucoup plus semblable à celui du cinéma, très différent de l'approche "mélodique" à l'italienne, qui ne transmet pas le sens des mots aussi intégralement que je l'exige.

Comment avez-vous accompli cette tâche ?

J'ai travaillé avec les acteurs en puisant mon inspiration dans le cinéma, de façon à trouver un mode de jeu "international", plus proche de celui des Russes. J'ai aussi autorisé des modifications textuelles, pourvu que le sous-texte et le sens restent intacts, bien entendu. Cela permet à chaque interprète de se sentir plus proche de son personnage.

Le spectacle est né dans la salle de répétitions de votre résidence en Ombrie et va prochainement partir en tournée mondiale. Quelle leçon en retirez-vous ?

J'ai pour habitude de tirer le meilleur parti des espaces présents avec les moyens dont je dispose – de donner le

plus de valeur possible à l'idée artistique. Si cela marche, alors le succès suit.

Pour conclure, qui sont à votre avis les “démons” de notre temps ?

Les symptômes d'une maladie qui a envahi notre société. Si vous lisez les journaux, vous les reconnaîtrez. Beaucoup de ces personnages d'aujourd'hui sont décrits dans le roman de Dostoïevski.

Propos recueilli par Giulia Calligaro

I Demoni

Première partie, chapitre premier

Vers 1870, dans une petite ville anonyme de la province russe, l'arrivée du nouveau gouverneur, von Lembke, et de sa femme Ioulia Mikhaïlovna marque le début d'une série d'événements domestiques, politiques et sociaux. L'intrigue du roman tourne autour de Varvara Pétrovna, veuve d'un riche propriétaire foncier et mère de Nikolaï Stavroguine, un jeune dandy imprévisible de retour dans sa ville natale après des années d'absence à Saint-Pétersbourg et à l'étranger (marquées, dit la rumeur, par le scandale).

Stépane Trofimovitch Verkhovenski vit également chez Varvara Pétrovna. Il a été le tuteur de Stavroguine. Professeur sans poste, intellectuel libéral à tendances socialistes, il est l'hôte habituel de Varvara, qui le tient sous sa coupe.

Pendant l'une des réunions ordinaires du Cercle des intellectuels libéraux et progressistes, sous la présidence de Stépane Trofimovitch, le jeune Stavroguine fait irruption. Brusquement, à la surprise générale, il se moque de Gaganov, l'un des membres présents, et le frappe. Gaganov le provoque en duel.

Préoccupée par le comportement de son fils, Varvara Pétrovna décide de lui faire épouser Liza, la fille de l'une de ses amies, Prascovia Ivanovna. Cette dernière lui raconte que lors d'un récent voyage en Suisse, Stavroguine avait marqué beaucoup d'intérêt à Daria, une jeune femme de l'entourage de Varvara. Varvara, résolue à tuer dans l'oeuf cette relation avec Daria, entreprend de marier celle-ci à Stépane, nettement plus âgé qu'elle. Stépane, pour des raisons d'argent, est contraint de se prêter à ce projet. Les fiançailles doivent être annoncées officiellement le dimanche suivant, au cours d'une réception.

Angoissé, ne sachant que faire, Stépane reçoit la visite de son ami Lipoutine, qui lui présente Kirillov : cet ingénieur civil introverti, rentré de l'étranger, est un nihiliste convaincu et un adepte fanatique du suicide comme forme suprême de liberté. Pendant son séjour à l'étranger, Kirillov a rencontré Piotr, le fils que Stépane n'a pas vu depuis son enfance et qui, après avoir adopté les théories les plus radicales et les plus révolutionnaires, a maintenant manifesté le désir de revenir au pays.

Liza, de retour de son voyage en Suisse, rend visite à Stépane en compagnie de Mavriki, un jeune officier qui compte parmi ses admirateurs. Stépane la reçoit en présence de son vieil ami Grigoreïev ; Liza use de son charme pour persuader celui-ci d'organiser une rencontre avec le frère de Daria, Chatov, un typographe qui est membre du Cercle et qui s'est récemment converti au christianisme orthodoxe. Liza souhaite lui soumettre un projet éditorial.

Première partie, chapitre deuxième

Grigoreïev, qui cherche Chatov, croise Kirillov, lequel l'invite à prendre le thé et lui répète sa théorie sur le suicide,

/...

seule voie dont l'homme dispose pour prouver l'inexistence de Dieu et devenir un dieu lui-même.

Grigoreïev rend ensuite visite à Chatov, qui rejette les théories pseudo-socialistes de ses anciens compagnons du Cercle et proclame sa haine pour Stavroguine (avec qui la femme de Chatov, après avoir quitté son mari, aurait eu une liaison). Là-dessus arrive Liza, qui présente à Chatov son projet éditorial sans parvenir à le convaincre. Liza paraît cependant s'intéresser de près à une certaine Maria Timofeïevna, l'une des voisines de Chatov, folle et boiteuse, qui est aussi la soeur du capitaine Lébiadkine, fameux ivrogne qui courait jadis les rues de Saint-Petersbourg aux côtés de Stavroguine. Chatov renvoie Liza, peu avant que "la Boiteuse" entre à son tour. A travers une brume de souvenirs et de rêveries décousues, elle évoque l'une de ses étranges histoires d'amour et un enfant qu'elle aurait tué. Son récit est interrompu par la visite de Lébiadkine, ivre et irrité, qui multiplie les allusions à un mystérieux mariage qu'aurait contracté sa soeur...

Le dimanche suivant, au cours duquel les fiançailles de Daria et Stéphane doivent être officialisées, Varvara Pétrovna rencontre la Boiteuse, qui, vers la fin de la messe, tombe à genoux devant elle. Varvara paraît d'abord embarrassée, mais dès qu'elle a appris qu'il s'agit de la soeur du capitaine Lébiadkine et qu'elle a remarqué sa boiterie, elle décide contre toute attente de l'inviter. Liza, qui assiste à toute la scène, se met en tête de les suivre.

Chez Varvara, Stéphane et Grigoreïev souhaitent la bienvenue à Chatov, qui semble en colère ; là-dessus arrive Varvara, suivie de Liza et de la Boiteuse, dont la présence provoque la surprise et l'hilarité. Quelques instants plus tard, Prascovia Ivanovna, la mère de Liza, fait son entrée en compagnie de Mavriki. Elle accuse ouvertement Varvara de chercher à impliquer sa fille dans le scandale dénoncé par certaines lettres anonymes : Stavroguine aurait en effet épousé la Boiteuse. Daria se joint à la réception et raconte qu'au cours de son séjour en Suisse, Stavroguine lui a confié une somme à remettre au capitaine Lébiadkine. Le capitaine, ayant appris que sa soeur se trouvait chez Varvara, se présente à son tour. Varvara, au milieu de la consternation générale, le fait entrer. Elle a reçu elle-même des lettres anonymes et souhaite éclaircir toute l'affaire. En fait, comme le révèle Lébiadkine à travers une série de gaffes, d'allusions et d'envolées poétiques, Stavroguine lui verse bel et bien de l'argent pour acheter son silence sur un certain secret. La tension dans la pièce retombe soudain quand Piotr fait irruption, suivi peu après de Stavroguine lui-même, lequel explique que la Boiteuse n'est qu'une très chère amie et rien de plus. Stavroguine repart pour raccompagner la pauvre femme chez elle, tandis que Piotr entreprend de raconter comment, quelques années plus tôt à Saint-Petersbourg, Stavroguine avait fait la connaissance de la malheureuse, martyrisée par son frère et maltraitée par tout le monde. A l'époque, dans un élan de générosité, il avait décidé de la protéger, de lui assurer un revenu, que son frère le capitaine exigeait à présent de percevoir lui-même. Lébiadkine, contraint de confirmer cette version des faits et de reconnaître sa culpabilité, est renvoyé alors que Stavroguine revient. A sa vue, Liza fait une crise d'hystérie tan-

/...

dis que Piotr montre à Varvara une lettre où Stépane, son père, lui demande d'intervenir et d'empêcher le mariage. Varvara, offensée, ordonne à Stépane de quitter sa maison puis se retire, suivie des autres invités. Piotr reste seul avec son père. La dure confrontation entre les deux hommes trahit la profondeur de l'abîme politique et humain qui sépare le vieux socialiste déçu et le jeune révolutionnaire maximaliste.

Deuxième partie, chapitre premier

Chemin faisant, Stavroguine rencontre Mavriki, l'admirateur de Liza, qui lui demande d'épouser la jeune femme : il sait en effet qu'elle est profondément éprise de lui. Stavroguine, impassible, répond qu'il est déjà marié à la Boiteuse. Mavriki, bouleversé, le supplie de ne plus tourmenter Liza et sort. Stavroguine rencontre ensuite Piotr, qui fait son éloge et laisse entendre que tout lui est possible, pourvu qu'il consente en échange à encourager de son charisme les actions révolutionnaires des membres du Cercle. Avant de s'éloigner, il parle à Stavroguine d'un certain Fédka, un bagnard évadé qui serait armé.

Stavroguine se rend chez Kirillov et lui demande d'être son témoin lors du duel avec Gaganov, prévu pour le lendemain. Kirillov accepte et confie à Stavroguine qu'il a juré à Piotr de signer avant son suicide un document dans lequel il s'accusera d'un assassinat politique.

Stavroguine rend ensuite visite à Chatov, qu'il menace de mort pour avoir quitté le groupe révolutionnaire et dissimulé la presse qu'il détenait. Avant de partir, Stavroguine fait promettre à Chatov qu'il prendra soin de la Boiteuse au cas où l'issue du duel devait lui être fatale.

De retour dans la rue, Stavroguine croise Fédka, le bagnard dont Piotr lui a parlé, et qui laisse entendre qu'il pourrait l'aider à résoudre ses problèmes. Stavroguine le repousse rudement et poursuit son chemin : il veut aller trouver Lébiadkine et lui signifier qu'il ne le paiera plus, maintenant qu'il a décidé de rendre public son mariage avec sa sœur. Dès qu'il se trouve seul avec celle-ci, Stavroguine lui demande de partir s'établir en Suisse avec lui, mais la boiteuse refuse et se moque de lui. Stavroguine repart et croise à nouveau Fédka. Piotr lui a promis de l'argent pour les meurtres de Lébiadkine et de sa sœur.

A l'aube du jour suivant, le duel a lieu, en présence de Kirillov et de Mavriki. Gaganov s'y fait humilié.

Rentré chez lui, Stavroguine retrouve Daria. Ils décident d'un commun accord de rompre, bien qu'elle proteste de son amour et de son éternelle dévotion. Stavroguine ne veut pas lui parler de ses plans, mais sous le coup d'une hallucination au cours de laquelle il voit des démons, il révèle qu'il a laissé Fédka supposer qu'il approuvait les meurtres de Lébiadkine et de la Boiteuse.

/...

Deuxième partie, chapitre deuxième

Le nouveau gouverneur et sa femme s'adressent à la population dans le jardin public. Von Lembke fait des promesses creuses ; Ioulia Mikhaïlovna suscite l'enthousiasme en annonçant une grande réception où tous seront invités. De retour chez lui, le gouverneur reçoit Piotr, qui a gagné la confiance de von Lembke et surtout celle de son épouse... Piotr trompe le gouverneur en accusant Chatov de fomenter un complot. Au cours de la même soirée, devant une nombreuse assemblée et en présence de Chatov, Piotr galvanise son auditoire en promettant des actions révolutionnaires, puis accuse subtilement Chatov d'être un espion. Après la réunion, Stavroguine et Piotr se querellent : Nikolaï ne veut pas être impliqué dans les intrigues de son ami, emporté par son ardeur révolutionnaire.

Pendant ce temps, Varvara Pétrovna a convoqué Stépane, à qui elle veut accorder une pension et d'autres secours pour lui permettre de mener une vie décente sous un autre toit. Stépane, qui refuse l'aide de Varvara, proclame amèrement qu'il veut partir seul, en quête de la vérité, qu'il s'en ira chercher au sein de l'authentique peuple russe.

Deuxième partie, chapitre troisième

Stépane, effrayé par une perquisition inattendue, demande des éclaircissements au gouverneur, qui le traite sans égards jusqu'à l'arrivée de Ioulia, Varvara, Stavroguine, Liza, Mavriki et Piotr ; l'affaire est résolue. Soudain, Liza a une attaque de nerfs et s'en prend à Stavroguine ; celui-ci déclare avoir épousé la Boiteuse cinq ans plus tôt.

La situation sociale et politique ne cesse d'empirer. La perspective d'une révolution fait son chemin, une épidémie de choléra éclate, les principales usines de la ville ferment ; les ouvriers défilent dans les rues ; von Lembke ordonne à la police de réprimer leur agitation.

Stavroguine, toujours plus perturbé par ses hallucinations, se résout à demander de l'aide au père Tikhone, un sage vieillard connu pour sa générosité. Mis en demeure de faire preuve d'un repentir sincère, il avoue le crime le plus odieux et déclare qu'il se confessa publiquement.

Pendant ce temps, dans sa résidence, le gouverneur von Lembke fait une incroyable scène de jalousie à sa femme, provoquant le fou rire de celle-ci.

Troisième partie, chapitre premier

Malgré la situation politique très tendue, la réception promise par la femme du gouverneur finit par avoir lieu. Tous les notables de la ville sont là : les hôtes, M. et Mme von Lembke ; Varvara Pétrovna et Daria ; Stépane, que

/...

l'on invite à faire un discours et qui se fait siffler ; Prascovia Ivanovna, Mavriki et Liza, qui s'enfuit pendant le bal, avec l'aide de Piotr, pour aller retrouver Stavroguine chez lui ; Lébiadkine, qui récite un poème satirique sur la femme du gouverneur. L'exécution de l'une des sonates de Beethoven suscite bons mots et hilarité. Un professeur inconnu surgit ; son discours démagogique suscite l'enthousiasme des révolutionnaires. Enfin, un « quadrille littéraire » est mis en scène par quelques membres du Cercle, et s'achève en attaque obscène et grotesque contre le pouvoir et la censure. Le gouverneur, furieux, ordonne l'interruption de la représentation, et la tension ne fait que croître quand résonne dans la pièce la rumeur des incendies qui éclatent en ville. La foule effrayée s'enfuit en détruisant tout sur son passage.

Pendant ce temps, Stavroguine et Liza se rhabillent après avoir fait l'amour et contemplent au loin les flammes qui détruisent la ville. Liza voudrait partir, et ne veut pas croire aux folles promesses de bonheur de son amant. Leur conversation est interrompue par Piotr, qui prend Stavroguine à part pour lui apprendre que Fédka a tué Lébiadkine et la Boiteuse. Liza, devant la réaction de Stavroguine, a des soupçons ; lorsqu'elle découvre ce qui s'est produit, elle a une crise de nerfs et s'enfuit, suivie de Piotr qui tente en vain de l'arrêter. Dans la rue, Liza tombe sur Mavriki qui voudrait la mettre à l'abri, mais elle veut rejoindre la zone ravagée par l'incendie et voir les cadavres de ses yeux... Dans les ruines, ils rencontrent Stépane qui semble avoir perdu la raison et erre, tel un clochard, à la recherche d'une Russie qui n'existe plus... Liza tient à voir les cadavres et entraîne Mavriki dans sa folle quête, qui s'achève brusquement lorsqu'ils sont encerclés par un groupe révolutionnaire et massacrés tous deux.

Troisième partie, chapitre deuxième

Piotr a contacté cinq membres du Cercle qui ont formé une cellule subversive. Il leur faut décider du sort de Chatov. La réunion est très tendue ; finalement, à force de menaces, Piotr convainc tout le monde que la meilleure chose à faire est de l'exécuter.

Pendant ce temps, la femme de Chatov, Maria – qui avait entretenu jadis une liaison avec Stavroguine – revient sans crier gare au domicile conjugal. Chatov, tout joyeux, se rend chez Kirillov pour lui demander un peu de thé et le découvre en pleine crise d'épilepsie. Il rentre ensuite chez lui et trouve son épouse au lit, en proie aux douleurs de l'enfantement. Hors d'haleine, il va chercher la sage-femme tandis que Piotr, accompagné de Lipoutine, arrive chez Kirillov : il veut s'assurer que ce dernier, candidat au suicide, est toujours prêt à rédiger sa lettre d'aveux. Le jour fixé pour passer à l'action est le lendemain.

Chez Chatov, le bébé est né. Chatov le tient dans ses bras et déclare à Maria, tout heureuse, qu'il le considère comme son fils. C'est alors que l'émissaire de Piotr vient dire à Chatov que d'autres membres du groupe attendent :

/...

il s'agit de restituer la presse et de rompre une fois pour toutes avec le groupe. C'est évidemment un piège tendu par les cinq révolutionnaires, et Chatov est tué de sang-froid par Piotr.

Piotr réclame à Kirillov la lettre promise. Quand ce dernier découvre que la victime n'est autre que Chatov, il tente de se rebeller. Mais Piotr s'appuie sur le nihilisme fanatique de Kirillov pour le persuader d'écrire et de signer le document.

Pendant ce temps, Stavroguine, qui cherche à se délivrer de ses tourments, va revoir Daria. Malgré le dévouement de la jeune femme, Stavroguine est ravagé ; au comble du désespoir, il décide de la quitter.

Varvara retrouve Stépane dans les décombres et le ramène chez elle. Il est mourant. Vers la fin de leur dernière conversation, ils s'avouent l'un à l'autre leur amour. Stépane expire dans les bras de Varvara. Au même moment, dans une autre pièce, Nikolaï Stavroguine met fin à ses jours.

Carlo Bellamio, mars 2010

Repères biographiques

Peter Stein

Né à Berlin en 1937, Peter Stein est l'un des plus importants metteurs en scène européens. Il a forgé sa réputation au cours des années 70 en prenant la direction artistique de la Schaubühne am Lehninerplatz, à Berlin.

Cofondateur de la Schaubühne am Halleschen Ufer en 1970, il y travaille notamment avec Jutta Lampe, Edith Clever, Bruno Ganz et met en scène *Peer Gynt* d'Ibsen (1971), *Prinz Friedrich von Homburg* de Kleist (1972), *Die Unvernünftigen Sterben Aus* (*Les gens déraisonnables sont en voie de disparition*) par Peter Handke (1974), ainsi que son adaptation de l'*Orestie* d'Eschyle, que beaucoup considèrent comme son chef-d'oeuvre (1980).

En 1985, Stein reprend sa liberté. Il commence dès lors à mettre en scène des opéras et des oeuvres dramatiques dans différents théâtres. Il s'intéresse particulièrement à Tchekhov, dont il monte *Les Trois soeurs* (1984, toujours à la Schaubühne), *La Cerisaie* (1989 et 1996), *Oncle Vania* (1996). De 1992 à 1997, il est responsable de la programmation théâtrale des Salzburger Festspiele. A Hanovre, pour l'Expo 2000, il met en scène un *Faust* en version intégrale : les représentations se répartissent sur deux journées. En 2007, sa création de *Wallenstein*, de Schiller, dure 10 heures ; Klaus-Maria Brandauer joue le rôle principal.

Peter Stein vit aujourd'hui en Italie. Parmi ses dernières mises en scène : *Médée*, d'Euripide (Syracuse et Epidaure) ; *Electre*, de Sophocle (Epidaure) ; *La Cruche cassée*, de Kleist (Berlin). A l'opéra : *Mazeppa* (2006), *Eugène Onéguine* (2007) et *La Dame de Pique* (2008), de Tchaïkovski, à l'Opéra de Lyon ; *Le Château de Barbe-Bleue*, de Bartok, à la Scala de Milan (2008) ; *Lulu*, de Berg (Vienne, Lyon et Milan).

Stein, qui est Commandeur de l'Ordre des Arts et Lettres et Chevalier de la Légion d'Honneur, est docteur *honoris causa* des universités d'Edimbourg, Valenciennes, Salzbourg, Rome et Iéna.